HAL
open science

Récits, symboles et répression dans Witch Light de Susan Fletcher

Philippe Laplace

To cite this version:

Philippe Laplace. Récits, symboles et répression dans Witch Light de Susan Fletcher. Jean Berton; Bill Findlay. Le crime, le châtiment et les Écossais, Presses Universitaires de Franche-Comté, pp.281-195, 2019, Annales littéraires. hal-03181686

HAL Id: hal-03181686

https://univ-fcomte.hal.science/hal-03181686v1

Submitted on 3 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VI – From Guilt to Sentence / De la culpabilisation à la condamnation

---

Récits, symboles et répression dans *Witch Light* de Susan Fletcher

Philippe Laplace — Université de Franche-Comté, CRIT, Besançon.

> I have heard plenty of Glencoe. In the corners of the inn, it is all they speak about. I dined, and overheard such things that chilled me – the Chief, they say was shot as he rose from his bed. His lady wife was injured in such a manner that she died, naked, out in the snow. Her rings, I hear, were bitten from her hands, so that her hands were mauled most savagely. Dreadful, despicable deeds. I know this from my landlord […] I asked very casually, is that infamous glen in these parts?
>
> How he liked that! He came near, said aye; what remains of it. Burnt and butchered it was. His eyes blackened, and he leant closer in. Mark me, he said – it is no loss. Those that were cut down in that glen will not be missed. (Fletcher, 2011, 24)

Witch Light est le troisième roman de Susan Fletcher, romancière anglaise née en 1979 à Birmingham. Il est d'abord paru en 2010 sous le nom de *Corrag*, patronyme de la protagoniste du roman, avant d'être republié en

2011 sous le titre plus accrocheur de *Witch Light*[1]. Le roman a connu un assez bon succès d'estime, comme en témoignent de bonnes recensions dans différents journaux et magazines, en Grande-Bretagne, aux États-Unis ou en France puisque le roman a été traduit quelques mois après sa parution initiale. Le récit se déroule en Écosse à la fin du dix-septième siècle et c'est le tristement célèbre massacre de Glencoe en 1692 qui en est le thème central. Nous considérerons, dans cet article, les symboles autour desquels Fletcher a construit son récit pour illustrer ce tragique épisode historique, un carnage habilement préparé par les représentants du gouvernement orangiste en Écosse et infligé par les troupes de Campbell of Lyons en expiation de ce qui fut considéré comme un crime de haute trahison commis par le clan MacDonald de Glencoe. Ceux-ci n'ayant pas répondu à temps à la grâce accordée aux clans des Hautes-Terres par le roi Guillaume III qui leur pardonnait leur soutien aux Stuarts, ils furent punis dans le sang après avoir, selon la coutume gaélique, offert le lit et le couvert aux hommes de Campbell of Lyons. Châtiment porté contre un clan, contre les insoumis des Hautes-Terres et contre un devoir d'hospitalité dont les exécuteurs ne furent informés que la veille par courrier. Cette étude cherche à montrer comment l'auteure navigue entre plusieurs récits dont les trames tournent autour de la faute et du châtiment et comment ces chroniques tissent des liens entre histoire, discours et légendes.

Récits et histoire

La dimension paratextuelle est une caractéristique essentielle du roman, même si c'est seulement une fois la lecture finie qu'elle apparaît clairement. Susan Fletcher, dans une postface, invite en effet les lecteurs et les chercheurs à ne pas privilégier une lecture historique de *Witch Light* : « Whilst I've tried to be historically exact, and whilst most of the people in this book existed, or are rumoured to have done, this is still a work of fiction – and should be treated as such » (Fletcher, 2011, 357)[2].

Le roman est construit comme un récit oral tenu quelques semaines après le massacre par une des survivantes qui apporte ainsi son précieux témoignage sur ces exactions. Il est divisé en cinq parties, comme les cinq vies que dit

---

1 La motivation qui expliquerait ce changement de titre serait purement commerciale. https://alexandraotoole.wordpress.com/2012/08/26/susan-fletcher-at-the-edinburgh-book festival/

2 Notons que la postface est étrangement incomplète dans la traduction française du roman et que cet avertissement de l'auteur ou son « *Post-Scriptum* » n'y figurent pas.

avoir connues la protagoniste ; les chapitres qui composent le roman de Fletcher portent chacun le nom d'une plante, suivi en épigraphe d'une courte indication de ses pouvoirs thérapeutiques. La romancière place donc les notions de bien et de mal au cœur du récit : ces pouvoirs de guérison ou d'apaisement, qui, comme le lecteur le comprend vite, seront intimement associés à Corrag, servent de contrepoint aux crimes qui seront commis et aux punitions qui seront infligées. Ces éléments phytothérapiques sont tirés du *Complete Herbal* du botaniste anglais Nicholas Culpeper, ouvrage d'abord publié en 1653 et donc contemporain des événements et des personnages du roman. Susan Fletcher insiste ainsi sur son attachement au réalisme du récit et à la fidélité aux faits historiques.

Corrag raconte l'histoire de sa vie et de son séjour à Glencoe au révérend Charles Leslie. Ce dernier est venu pour l'interroger sur le massacre dont elle a été témoin jusqu'à la prison où elle est enfermée avant d'être brûlée comme sorcière en place publique à Inveraray. Au niveau narratif, le récit *antemortem* que livre Corrag depuis son infecte geôle est interrompu par des lettres que Charles Leslie adresse à son épouse, Jane Griffith. Il y égrène l'évolution de ses sentiments pour Corrag, du dégoût d'abord ressenti pour cette femme accusée de sorcellerie, jusqu'à l'admiration : on peut presque parler de vénération, pour quelqu'un qui a pénétré au cœur d'un clan écossais réputé pour son inimitié et sa sauvagerie. Le pasteur, en dépit des propos que tient Corrag et qu'il juge souvent blasphématoires, tombe sous le charme de son ingénuité et des liens forts, on pourrait ici reprendre le vocabulaire religieux et parler de communion, qu'elle entretient avec la nature et les plantes. Charles Leslie, auditeur attentionné, confesse à plus d'une reprise se sentir coupable, tiraillé entre l'austérité de sa religion et un véritable envoûtement pour son interlocutrice. Confesseur et biographe, Charles Leslie est en fait venu pour mener son enquête, pour écouter attentivement et retranscrire fidèlement le témoignage de Corrag. Il ne veut pas que le silence s'empare de cette tragédie et, fervent défenseur de la cause jacobite, il tient à pouvoir désigner les responsables politiques du massacre de Glencoe : « She was at the murders, and saw them with her eyes. […] and any word, even a witch's, is a better word than none » (Fletcher, 2011, 26).

Le roman de Fletcher peut être analysé à la lumière des courants de la microhistoire. Ce courant heuristique développé par Carlo Ginzburg en Italie s'intéresse plus particulièrement aux individus qui composent une société, un village ou une ville. L'objectif est de montrer comment leurs histoires personnelles reflètent l'évolution des idées, des mentalités ou des

cultures en inscrivant des trajectoires individuelles dans le grand récit de l'histoire. Le travail original de Ginzburg portait sur les archives de l'inquisition italienne, et plus particulièrement sur l'étude d'un cas : celui des procès d'un meunier du seizième siècle, Domenico Scandella, accusé d'hérésie par l'Église et mort sur le bûcher. Ce sujet et son traitement microhistorique ouvre d'autant plus de perspectives sur la vie des petites gens et l'évolution des mentalités qu'il est proche de la trame du roman de Fletcher.

L'histoire de Corrag, telle qu'elle la raconte à Charles Leslie, devient, elle aussi, un témoignage personnel sur une époque et une mentalité. Elle illustre les tourments que connurent beaucoup de femmes, accusées de sorcellerie pour des motifs sociaux, religieux ou plus simplement pour des raisons discriminatoires. Le massacre de Glencoe s'inscrit dans le cadre de la microhistoire en tant qu'épiphénomène dans la prise de pouvoir orangiste et la lutte pour la domination des Hautes-Terres, mais également en tant que manifestation des rivalités claniques. Les troupes orangistes, commandées par Robert Campbell of Glenlyons, étaient composées de soldats des Basses-Terres mais aussi de quelques membres d'un clan Campbell ayant eu maille à partir avec les MacDonald de Glencoe, un clan souvent accusé de pratiques malfaisantes dans cette région des Hautes-Terres. Un des donneurs d'ordre était également un Campbell, John Campbell of Glenorchy, premier comte de Breadalbane, qui voyait dans ce massacre l'occasion de revendiquer une position stratégique sur l'échiquier politique de cette Écosse orangiste. L'esprit de revanche qui habitait ceux qui perpétrèrent ce massacre a bien sûr souvent été souligné par les écrits consacrés à Glencoe, contribuant ainsi à un mythe à propos de ce triste épisode. Mais parmi les soldats, qui avaient été les hôtes des MacDonald of Glencoe durant quinze jours, il n'y avait pas seulement des membres Campbell ou de clans ennemis, mais également beaucoup de soldats des Basses-Terres qui ignoraient tout de ces rivalités intestines des Hautes-Terres. Si, une fois les circonstances connues grâce à Charles Leslie, le massacre secoua le monde politique britannique, et plus particulièrement en Écosse où l'on souligna que les règles d'hospitalité gaélique avaient été bafouées et en mettant en exergue les rivalités entre orangistes et jacobites, il n'en demeura pas moins un épisode annexe dans l'historiographie de la Glorieuse Révolution. Près de deux siècles plus tard Macaulay pouvait ainsi résumer la portée de cet événement pour le public britannique :

> Pour le bourgeois de Londres de ce temps, la contrée d'Appin était ce qu'est pour nous la Cafrerie ou Bornéo. Il n'était pas plus ému d'apprendre que

> quelques bandits des montagnes avaient été surpris et tués, que nous ne le sommes d'apprendre qu'une peuplade d'Amakosahs, voleurs de bestiaux, ont été taillés en pièces, ou qu'une barque pleine de pirates malais a été coulée bas. (Macauley, 423-24)

Corrag, et cela constitue la première partie de son récit, sa première vie, est née en Angleterre, d'une grand-mère noyée comme sorcière et d'une mère elle-même pendue pour la punir d'activités de sorcellerie. Son destin semblait écrit dans les dépouilles de ses ancêtres et reflète le triste sort qui attendait de nombreuses femmes à cette époque. Fletcher rappelle dans la postface que la dernière femme condamnée au bûcher en Grande-Bretagne le fut en 1727 et que le 'Witchcraft Act', qui mit fin à des siècles d'abjectes accusations et de tortures, ne fut ratifié qu'en 1735. La fatalité est discernable dans le discours de Corrag : elle n'est pas venue à Glencoe par hasard ; elle se devait d'être là et se devait de rencontrer les gens qu'elle a rencontrés : « I'd dragged witch all my life. I'd cried from it, and felt alone. I'd been bruised and chased because of it, and spat upon, and my mother had been murdered, and her mother had been. But it had brought me here, to this moment – to being with him » (Fletcher, 2011, 328). Lui, c'est Alasdair, le second fils de MacIain, le chef du clan de Glencoe, avec lequel Corrag connut une idylle brutalement interrompue par les événements de la nuit du 13 février 1692 et la fuite des survivants. L'histoire, ainsi que les calomnies socio-religieuses héritées de la nuit des temps contre les femmes, constituent, pour Corrag, une prison dans laquelle elle se trouve séquestrée depuis la naissance. Pour paraphraser Stephen Dedalus, l'histoire est un cauchemar duquel elle tente de se réveiller.

Elle raconte comment, à l'âge de quinze ans, elle s'est enfuie d'Hexham, dans le Northumberland, pour échapper aux persécutions qui l'attendaient. Après un long périple à dos de jument elle se réfugie dans la vallée de Glencoe, comprenant intuitivement que son voyage s'arrête dans cette vallée. Ses descriptions de Glencoe, bien que marquée par la dimension du sublime, sont éloignées des représentations spectaculaires habituellement faites de ce lieu[3]. Corrag est bien sûr impressionnée par la majesté de

---

[3] Parmi toutes la panoplie des descriptions de Glencoe, notons celle de Dickens dans son journal : « All the way, the road had been among moors and mountains, with huge masses of rock, which fell down God knows where, sprinkling the ground in every direction, and giving it the aspect of the burial-place of a race of giants. […] Glencoe itself is perfectly terrible. The pass is an awful place. It is shut in on each side by enormous rocks from which great torrents come rushing down in all directions. In amongst these rocks on one side of the pass (the left as we came) there are scores of

Glencoe, mais c'est plus l'aspect surnaturel et envoûtant du lieu qui retiennent son attention : « There was magick in that place – I promise it » (Fletcher, 2011, 133). Le terme « magick » revient souvent dans ses descriptions, et l'orthographe particulière choisie par Fletcher le distingue en insistant sur le côté paranormal de ces événements ou endroits (Fletcher, 2011, 133 ; 134 ; 329). En fait, Corrag appréhende et vit un lieu plus qu'elle ne le voit, et c'est aussi ce qui semble caractériser ses rapports humains et leur intensité.

Elle passe deux hivers dans cette vallée avant d'assister au massacre perpétré pendant la nuit du 13 février 1692. Arrêtée alors qu'elle avait réussi à s'enfuir, elle est jetée en prison et, malgré l'absence de tout procès, condamnée comme sorcière[4]. Châtiment public d'une extrême violence, c'est sur le bûcher que Corrag expiera ses crimes. Ses connaissances des herbes et des plantes médicinales, une connaissance indiscutablement commune et populaire à l'époque, comme en témoigne l'ouvrage de Culpeper, sert de prétexte à la disparition d'un témoin devenu gênant pour les notables de Inveraray et le gouvernement du roi Guillaume III.

Susan Fletcher, comme elle l'admet dans la postface, mélange dans son roman personnages historiques et légendaires. Charles Leslie a en effet vécu de 1650 à 1722. Pasteur protestant irlandais, Charles Leslie était un jacobite convaincu, fermement opposé à Guillaume d'Orange et aux conséquences de la Glorieuse Révolution de 1689. Brièvement enfermé en 1694 à cause de ses positions polémiques et de ses écrits délictueux aux yeux du pouvoir, il rejoignit les Stuarts à la cour de Saint-Germain-en-Laye puis les suivit jusqu'en Italie. Il est en fait plus connu pour avoir été le premier à écrire sur Glencoe et à détailler le déroulement précis du massacre avec *A Letter from a Gentleman in Scotland to his Friend at London* qui sortit quelques mois après les évènements. Puis avec son *Gallienus Redivivus or Murther will out*, publié en 1695 et qui reprend les mêmes thèmes, il dresse une philippique contre Guillaume d'Orange. Ces écrits, faits de témoignages de divers

---

glens, high up, which form such haunts as you might imagine yourself wandering in, in the very height and madness of a fever. They will live in my dreams for years – I was going to say as long as I live, and I seriously think so. The very recollection of them makes me shudder… Well, I will not bore you with my impressions of these tremendous wilds, but they really are fearful in their grandeur and amazing solitude. » Charles Dickens, 9/7/1841, (Forster, 242-43).

4 Le très complet site « survey of Scottish Witchcraft » ne fait apparaître aucun procès pour sorcellerie dans les Hautes-Terres en 1692. http://www.shca.ed.ac.uk/Research/witches/

survivants et de soldats ayant participé au massacre, devinrent la pierre angulaire de tout traitement historique ou fictionnel de Glencoe et ne furent, malgré le manque d'objectivité de leur auteur, jamais contestés par les historiens qui étudièrent le déroulement de ce tragique épisode.

L'histoire se mêle donc à la fiction et à un péritexte auctorial dans *Witch Light*. Fletcher, outre la postface, a également rédigé un « post-scriptum » où elle détaille les impressions qu'elle ressentit à Glencoe lors d'un séjour effectué là-bas. Comme pour souligner l'inconstance fondamentale du récit historique, Fletcher multiplie les répétitions, flashbacks et analepses dans le récit de la narratrice. Notons aussi que la protagoniste instille à plusieurs reprises le doute concernant l'histoire qu'elle raconte ; elle avoue que son récit est clairement subjectif et que, même si elle s'en tient à ce qu'elle appelle « la vérité », ses descriptions ne sont pas pour autant factuelles : elle a tendance à être faconde, à pratiquer l'emphase ou à digresser facilement[5]. Charles Leslie ne peut lui non plus s'empêcher de commenter ces divagations dans les lettres qu'il adresse à sa femme :

> I will tell you of it – but I will use less words than she did, for she talked more than I've ever done. […] Her talking is like a river – running on and bursting into small rivers which lead nowhere, so she comes back to her starting place. […] I think this is what has tired me – her manner of speaking. It is a chatter. (Fletcher, 2011, 63)

Fidélité du récit et rhétorique du narrateur, des points fondamentaux à toute réflexion sur les récits historiques, nous amènent à parler de polysémie et de polyglossie, premiers symboles prégnants dans *Witch Light*.

Langue, polyglossie et polysémie

La raison historique qui servit de justification au massacre de Glencoe réside dans un fâcheux malentendu ; MacIain, chef du clan MacDonald, avait signé le serment d'allégeance des clans écossais exigé par Guillaume III d'Orange avec six jours de retard. Il s'était en effet tout d'abord rendu à Fort William, lieu de garnison important, avant d'être redirigé vers Inveraray où les serments devaient être effectués. C'est ce délai non respecté qui avait servi d'excuse aux partisans d'une solution radicale pour mettre un terme aux contestations politiques et à ce que d'autres clans de la région considéraient comme des exactions commises par les MacDonald de

---

5 Ces critiques furent retenues contre Fletcher dans des recensions : le récit que fait Corrag pourrait être abrégé.

Glencoe. Au dix-neuvième siècle, l'historien anglais T.B. Macaulay précisa que c'est cette méprise qui avait donné une occasion rêvée aux ennemis de MacIain, un homme décrit comme un « vieux renard » dans l'ordre d'exécution du massacre rédigé par le chef-de-bataillon Robert Duncanson[6] : « La nouvelle que Mac-Ian ne s'était pas soumis en temps convenable, fut reçue avec une cruelle joie par trois Écossais puissants alors à la Cour d'Angleterre. […] Ce fut pour lui [Argyle], comme pour son cousin Breadalbane [Sir John Campbell of Glenorchy], une agréable nouvelle d'apprendre que la tribu de Glencoe s'était mise hors de la protection des lois. Ce sentiment fut plus que partagé par le Maître de Stair » (Macaulay, 406-07).

Le statut d'étrangère qui avait marqué Corrag en Angleterre à cause de ses connaissances occultes, devient encore plus clair à Glencoe : il y prend son sens premier car c'est une triple étrangère par rapport à l'Écosse, aux Hautes-Terres et au gaélique. On la met en garde des dangers que sa situation comporte dès son arrivée : « I was English, and alone. I was living on their land […] » (Fletcher, 2011, 149). Mais Corrag apporte ses connaissances en herbes et en médecine naturelle, un don, un bienfait, que la population de Glencoe est loin de dénigrer et qui la rend très appréciée. C'est paradoxalement cette même connaissance qui l'avait exclue de la société traditionnelle et qui est non seulement tolérée mais appréciée à Glencoe. Le qualificatif pour la décrire change aussi dès son arrivée : en Angleterre et pendant tout son périple elle avait été décrite comme sorcière (*witch*), à Glencoe plusieurs personnes, à cause de ses pouvoirs dits magiques et de sa taille menue, utilisent le qualificatif surnaturel d'elfe, les elfes portant, dans la démonologie classique, un caractère ambivalent de protecteur et de tourmenteur[7]. Les membres du clan des MacDonald de Glencoe reconnaissent en elle ce symptôme qui les poursuit et les harcèle : ce fait d'être rejeté à cause de leur comportement ou de ne pas être toléré ou compris.

Corrag arrive avec ses qualités et ses défauts : le gaélique lui échappant, elle rebaptise la vallée à sa façon en anglais, se l'appropriant ainsi et désignant les montagnes et les cours d'eau par des expressions qui les décrivent et qu'elle peut interpréter : « *What?* Alasdair said, when I told him. *Dark Mount?* He half-smiled, half-frowned. *It's Buachaille Etive Mor, to us*… Maybe. But I liked my names better » (Fletcher, 2011, 150. Voir : 149-52 ;

---

6 « You are to have a special care that the old fox and his sons do upon no account escape your hands. », cité par Susan Fletcher, « *post scriptum* », *Witch Light*, 13.

7 *Encyclopedia of Witchcraft*, vol. II, 346. Voir aussi : Scott, lettre 4.

214). Sa communion avec la nature qui l'entoure se trouve ainsi renforcée. Les noms jouent un rôle fondamental dans le roman de Fletcher : au locus s'intègre le logos et c'est encore une fois ce serment prêté trop tard par MacIain qui est en filigrane.

Corrag explique à Alasdair que son nom est une association de *Cora* et de *hag*, sordide jeu de mots voulu par sa mère, prénommée Cora, qui à sa naissance inscrivait ainsi le destin de sa fille dans son prénom (Fletcher, 2011, 36 ; 197). Alasdair, quant à lui, lui confirme ce qu'elle pense : elle n'est pas venue par hasard à Glencoe. Son nom, en gaélique, signifie en effet « doigt » lui confirme-t-il (Fletcher, 2011, 36 ; 198) ; elle est donc chez eux pour désigner et indiquer quelque chose, et c'est bien sûr elle qui va avertir Alasdair de ce qui se trame chez les soldats du roi Guillaume III la veille du massacre. Elle sera aussi ce doigt accusateur, cette pythie, qui désignera les coupables et à partir duquel Charles Leslie pourra écrire ses pamphlets.

Mais à l'histoire, à la fiction et au paratexte se mêlent aussi les légendes. La romancière rajoute un niveau métatextuel, compliquant ainsi le genre narratif du roman : dans le post-scriptum, elle nous indique qu'une légende de la région de Glencoe fait apparaître un personnage dénommé Corrag. La romancière pose donc la question de la vérité ou des vérités historiques, composés de récits émanant de plusieurs sources, certaines assumant un statut de légende, et qu'il faut interpréter et éditer.

Corrag est aussi confrontée à trois sorcières, et c'est elle cette fois qui utilise ce terme, qui hantent les montagnes avec leurs corps déformés. L'allusion shakespearienne est claire : elles annoncent la fin d'un monde et la naissance d'un autre, d'un nouvel état et d'une nouvelle autorité. Avec le massacre de Glencoe c'est aussi un monde traditionnel, celui des Hautes-Terres et des clans, qui entame son déclin, un déclin qui se poursuivra avec les défaites jacobites de 1715, 1719 et 1746, ensuite avec le Proscription Act de 1746 puis qui connaîtra son acmé avec les évictions à la fin du dix-huitième et tout au long du dix-neuvième siècle. Parmi les trois sorcières, Corrag dialogue plus particulièrement avec la dénommée Gormshuil ; celle-ci possède le don de double vue et prévient Corrag du massacre à venir. Là aussi Fletcher utilise le répertoire paranormal classique des Hautes-Terres : Gormshuil est en effet un personnage légendaire connu dans cette partie de l'Écosse où elle est aussi dénommée « The Witch of Moy ». Gormshuil indique aussi à Corrag que cette dernière possède, sans le savoir, ce don de double vue, cette *second sight*, une caractéristique surnaturelle évoquée par beaucoup d'auteurs écossais à propos des Hautes-Terres. Sa présence, ainsi

que celle de deux autres sorcières qui font aussi partie du folklore des Hautes-Terres, contribue aussi à donner une dimension de réalisme magique au roman, Fletcher brouillant ainsi les pistes quant à la dimension empirique du récit que fait Corrag.

Répression et histoire

Les corps, directement touchés par les homicides et les châtiments, occupent une place essentielle dans le roman. Pour reprendre Foucault dans *Surveiller et Punir*, on peut dire que dans *Witch Light* « le corps est […] directement plongé dans un champ politique » (Foucault, 34). Le corps de Corrag devient le creuset par lequel s'expriment châtiments et libération. Elle est décrite comme chétive et d'aspect maladif. Seule sa connaissance des plantes lui confère une supériorité et la rend indispensable à la communauté de Glencoe. Accusée de sorcellerie, elle est promue au rang de guérisseuse à Glencoe. C'est grâce à ces dons qu'elle est acceptée par le clan MacDonald et par son chef qui tolère la présence de cette Anglaise sur ses terres après qu'elle a soigné une de ses blessures de combat. Son physique de géant contraste singulièrement avec la petite constitution de sa guérisseuse, et Fletcher fait moult fois référence à leurs corps disproportionnés. Corrag et ses plantes exercent avant tout une action salvatrice sur les corps, quelles que soient leurs caractéristiques.

Les corps des habitants de Glencoe exercent une véritable fascination pour Corrag. Celui des hommes, dont la force physique exerce sur elle une mystérieuse séduction et attirance, mais aussi celui des femmes, comme celui de celle qui devient son amie, Sarah, elle même une Campbell mariée à Alasdair, le fils du chef des MacDonald de Glencoe. Corrag regarde évoluer le corps de son amie tout au long de sa grossesse, une expérience de transformation corporelle qui la rebute mais la fascine également car elle sait qu'elle ne la connaîtra pas.

Mais les corps, tels qu'ils sont représentés dans *Witch Light*, renforcent aussi la dimension symbolique du roman : ils attestent la répression et la barbarie du pouvoir et l'engagement de ses adversaires. Les ordres, tels qu'ils furent donnés à Robert Campbell of Glenlyon, l'officier en charge du peloton qui prit résidence à Glencoe, par son supérieur hiérarchique Robert Duncanson et qui sont reproduits dans le post-scriptum du roman, étaient clairs (Fletcher, 2011, post-scriptum, 13) : tout le clan devait être exterminé ; femmes et enfants devaient être tués et seuls celles et ceux de plus de

soixante-dix ans pouvaient être épargnés. Robert Campbell of Glenlyon était aussi prévenu dans cette ordonnance qu'il encourait le risque de se voir déchoir de son rang en cas d'échec, un châtiment s'abattant sur lui si le crime était infructueux : « Else you may expect to be dealt with as one not true to King nor countrie, nor a man fit to carry a commission in the King's service ». Cependant, à cause d'une erreur logistique et des conditions climatiques qui ne permirent pas à des renforts de bloquer toutes les issues de la vallée, beaucoup de membre du clan parvinrent à s'enfuir. Robert Glenlyon tint cependant à insister dans les dépositions qu'il fit après le massacre sur le fait que les corps affaiblis des survivants, dont beaucoup n'avaient pas eu le temps de se vêtir avant de fuir, n'avaient pas dû faire long feu dans les rigueurs de l'hiver écossais.

L'histoire en mouvement, tel un rouleau compresseur, détruit et déforme les corps : Fletcher, comme d'ailleurs toutes les autres personnes qui ont écrit sur le massacre de Glencoe, insiste avec force descriptions sur l'état physique des victimes. Ceux-ci apparaissent mutilés, abîmés par les impacts de balles, troués par les baïonnettes ou démembrés par les sabres, la plupart en plein sommeil ou à leur réveil, en chemise, en robe de chambre ou nus. Les positions de ces corps, témoignent de l'impact de la surprise voulue par Robert Duncanson et exercée par les troupes de Robert Campbell of Glenlyon.

Mais le corps de Corrag, promis à la ruine et à l'effacement dans les flammes du bûcher, est aussi mis à mal par les conditions d'incarcération. Le prude Charles Leslie ne peut retenir son dégoût la première fois qu'il la voit. Notons que l'image qu'il évoque lorsqu'il la décrit rappelle celle de la méduse :

> She's a despicable thing. Her hair is knots and branches. She's half-naked, dressed in thin rags which are crusted with mud and blood and all manner of filth (the smell in her cell is unpleasant). Her feet are bare. Her fingernails are splintered and black, and she gnaws on them sometimes, and I partly wondered if she was human at all. I was minded to turn, and leave. But she said sit. […] I sat – and then in the gloom I saw her eyes. They were a very pale grey, and gave her a haunted expression, as the dying get. Her stare was brazen. (Fletcher, 2011, 38)

Corrag représente pour lui ce que Shelley décrit comme « the tempestuous loveliness of terror; » dans un poème posthume dédié à sa rencontre avec la Méduse de Léonard de Vinci, et on doit remarquer l'intertextualité du texte de Fletcher à propos du regard puisque Shelley, dans le vers suivant, parle

de « brazen glare » (Shelley, 358). Le regard de Corrag, tel celui d'une Méduse, a poursuivi les soldats pendant le massacre, recherchant les coupables pour les identifier. Elle peut maintenant donner libre cours à sa revanche : les désigner en racontant par le menu tous les détails du massacre à Charles Leslie.

Même si Corrag a survécu au massacre, son corps semble cependant avoir commencé sa décomposition dans les geôles putrides d'Inveraray. Témoin trop gênant pour le gouvernement et ses agents, Breadalbane, John Dalrymple (le Master of Stair) et Archibald Campbell (comte d'Argyle), elle doit être éliminée et rien ne doit rester d'elle, pas même une plaque dans un cimetière. Ces thèmes très foucaldiens – d'un côté la mise au secret et l'avilissement par la prison et de l'autre l'investissement des corps par la sphère politique et leur destruction par l'histoire – trouvent leur parfaite expression dans *Witch Light*. La geôle d'Inveraray devient l'expression de ce pouvoir invisible exercé depuis Londres au détriment de ces « scélérats »[8]. Au corps en décomposition de Corrag lui répond l'érection d'un bûcher dans la cour de la prison. Elle sait aussi que le printemps qui arrive, symbolisé par ces oiseaux dont elle perçoit le pépiement ainsi que ce goutte-à-goutte de la neige se transformant en eau, annoncent sa mort prochaine. La douceur revenue rendra possible le supplice du feu : son corps, son témoignage et son histoire ne seront alors plus que cendres. Seules les retranscriptions de son récit qu'en a fait Leslie permettront de mettre au jour le complot orangiste.

C'est finalement l'échec de l'extermination de la totalité des habitants de Glencoe qui a rendu possible l'entrée de ces évènements dans l'histoire, que cela soit au niveau historique par des survivants du clan MacDonald, des personnes qui réussirent à s'échapper à cause des rigueurs de l'hiver qui avait retardé l'arrivée d'une autre garnison ou, au niveau fictionnel, par la narratrice. Corrag est en effet sauvée des flammes par Charles Leslie. Touché par ce petit bout de femme et par son récit, il vient ouvrir les portes de sa prison et la fait sortir au nez et à la barbe de tous, cachée sous son ample manteau. Là encore c'est grâce au corps, et cette fois grâce à sa constitution anémiée, que Corrag parvient à être libérée, à passer entre les barreaux et en se dissimulant aux yeux des autres sous la pelisse de Leslie. L'histoire de Glencoe sera donc rapportée et mise au jour par Charles

[8] Voir l'ordre d'exécution délivré la veille du massacre à Robert Campbell of Glenlyon.

Leslie. Corrag, quant à elle, deviendra personnage de légende et son nom sera inscrit sur une plaque à Glencoe (Fletcher, 2011, 354).

Le roman de Fletcher pose des questions sur la notion et le statut du roman historique dans une veine post-moderne. Fletcher, comme on l'a vu, mêle en effet trois discours dans son roman : tout d'abord, le discours de l'histoire – les événements de Glencoe sont rapportés par Fletcher avec toute la fidélité des premiers écrits de Charles Leslie, puis par John Buchan ou Prebble et les historiens qui continuent à examiner les fondements et les raisons qui poussèrent au massacre. Fletcher s'attarde sur les mêmes détails, comme par exemple la partie de cartes qui eut lieu la veille du massacre entre le chef du clan et celui qui allait être son assassin (Fletcher, 2011, 297), la mort de MacIain et de sa femme (Fletcher, 2011, 318) ou les hésitations des soldats du gouvernement britannique (Fletcher, 2011, 311 ; 313 ; 317). Il y a ensuite, certes, le discours fictionnel, puisqu'il s'agit, comme l'auteur nous le rappelle dans un paratexte, avant tout d'un roman. Enfin, le dernier niveau est le discours légendaire. Plusieurs discours, plusieurs niveaux, plusieurs voix et plusieurs récits composent donc la trame de *Witch Light* qui soulève la question du roman historique tel qu'il a été analysé.

Mais *Witch Light*, comme il se doit, laisse des zones d'ombre ou plutôt de salutaires interstices entre la fiction et l'histoire. Le commentateur et pamphlétaire Charles Leslie aurait-il supprimé à dessein, commettant ainsi un crime d'auteur, le nom et toute référence à Corrag après avoir recueilli son témoignage ? Il aurait ainsi contrevenu au marché qui lui avait été demandé par celle qui détient ce qu'elle appelle *la vérité* :

> Yes I will give you my telling. You say tell me what you know – give me names! Soldiers' names. And I will. I will tell you of the Glencoe massacre, and what I saw – of the musket fire, and the screams, and the herbs I used, and the truth. The truth! Who else knows it as I know it? I will tell you every part. […] and in return? Speak of me. Of me. Of my little life. Speak of it, when I am gone – for who is left to tell it? (Fletcher, 2011, 35)

On peut en effet se poser cette question fictionnelle quand on lit la *Letter from a Gentleman in Scotland* écrite par le personnage historique Charles Leslie. Ce dernier révèle en effet que les deux fils de MacIain ont pu s'échapper grâce à une intuition du plus jeune, Alasdair :

> […] He having a strong impression on his spirit, that some mischievous Design was hidden under Campbell's specious Pretences, it made him, after the rest were in Bed, remain in a retired Corner, where he had an advantagious Prospect into their Guard. (Leslie, 1695, 7)

On peut donc peut-être simplement regretter que Fletcher n'ait pas poussé son récit jusqu'à étudier comment Charles Leslie, de retour à Édimbourg, avait composé sa lettre puis son pamphlet, comment il avait escamoté Corrag, et réécrit son récit en éludant, par exemple, toute la partie paranormale. Fletcher aurait ainsi permis à son roman d'exprimer avec force les interrogations postmodernes qui concernent l'histoire et son écriture, large domaine toujours sujet à caution.

Bibliographie

BUCHAN, John, *The Massacre of Glencoe*, (1933), Staplehurst, Spellmount, 1999.

CAMPBELL, J.G., *Witchcraft and Second Sight in the Highlands and Islands of Scotland; Tales and Traditions Collected entirely from Oral Sources*, Glasgow, James MacLehose & Sons, 1902.

CULPEPER, Nicholas, *Culpeper's Complete Herbal; to Which Is Now Added Upwards of One Hundred Additional Herbs with a Display of Their Medicinal and Occult Qualities Physically Applied to the Cure of All Disorders Incident to Mankind: Etc*..., (1653), London, Richard Evans, 1816.

Encyclopedia of Witchcraft. The Western Tradition, General editor Richard M. Golden, 4 vols, Santa Barbara-Denver-Oxford, ABC-Clio, 2006.

FLETCHER, Susan, *Corrag*, London, Fourth Estate, 2010.

FLETCHER, Susan, *Un bûcher sous la neige*. Traduction de Suzanne Mayoux, Paris, Plon, 2010.

FLETCHER, Susan, *Witch Light*, London, Fourth Estate, 2011.

FORSTER, John, *The Life of Charles Dickens*, (1872), Cambridge, Cambridge University Press, 2011.

FOUCAULT, Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, (1975), Paris, Gallimard, 2001.

GINZBURG, Carlo, *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier frioulan du XVIe siècle*, Traduit de l'italien par Monique Aymard, (1976); Paris, Aubier, 1993.

GINZBURG, Carlo, *Le sabbat des sorcières*. Traduit de l'italien par Monique Aymard, (1989) ; Paris, Gallimard, 1992.

LESLIE, Charles, *Gallienus redivivus, or, Murther will out, & being a true account of the de-witting of Glencoe, Gaffney, &,* Edinburgh, 1695.

LESLIE, Charles, *The massacre of Glenco.: Being a true narrative of the barbarous murther of the Glenco-Men, in the highlands of Scotland, by way of military execution, on the 13th of Feb. 1692. ... publish'd for undeceiving those who have been impos'd upon by false accounts*, London, 1703.

MACAULAY, Thomas Babington, *Histoire du règne de Guillaume III pour faire suite à l'histoire de la révolution de 1688*. Traduit de l'anglais par Amédée Pichot, tome 2, Paris, Charpentier, 1870.

PREBBLE, John, *Glencoe. The Story of the Massacre*, London, Penguin, 1966.

SADLER, John, *Glencoe. The Infamous Massacre 1692*, Chalford, Amberley, 2009.

SCOTT, Walter, *Letters on Demonology and Witchcraft*. With an Introduction by Henry Morley, (1830), Blacksburg, Wilder Publications, 2009.

SHELLEY, Percy Bisshe, *Selected Poetry*. Edited by Neville Rogers, London, Oxford University Press, 1968.

THOMAS, Keith, *Religion and the Decline of Magic. Studies in Popular Beliefs in Sixteenth- and Seventeenth-Century England*, Harmondsworth, Penguin, 1971.